

28 mai 1084 prise de Rome,

25 mai 1085 mort de Grégoire VII,

17 juillet 1085 décès de Robert-Guiscard de Hauteville.



Moine copiste timbre de la République de l'Eire.

Nous sommes restés sur l'entrée de Robert dans la ville de Rome, le 28 mai 1084 au soir, preuve de sa stratégie militaire. Mais sitôt la ville reconquise, le pape de nouveau rétabli sur le trône de Saint-Pierre retrouve son palais de Saint-Jean-de-Latran (Paul Diacre Liber III cap 35). Alors le duc commet l'irréparable : il laisse ses soldats piller la ville et se conduire en soudards. Les Romains subissent pendant trois jours cette ignominie, mais ce délai passé, ils réagissent et, au signal, soulèvent une insurrection contre lui (Geoffroi Malaterra Lib.III, cap 36). Immédiatement le Guiscard, assisté de son fils Roger Borsa, surenchérit dans l'horreur : non seulement il mate les insurgés dans un bain de sang mais il fait incendier la ville*1. Geoffroi Malaterra au cap. 37 nous confirme : *« Les Romains résistaient âprement et aucune charge n'en venait à bout. Alors le duc : Au feu, cria-t-il, et il embrasa la ville, il poursuivit l'ennemi par le fer et par le feu... Le duc massacra les derniers fuyards... L'incendie se propageant, poussé par le vent, une grande partie de la ville fut brûlée. Les nôtres retournèrent vainqueurs au Latran. »* Il situe donc cette action après la libération du pape lors de son entrée dans Rome.

*1 Nous savons qu'Henri, dès l'annonce de l'arrivée du Guiscard près de Rome, laissant les Romains livrés à eux-mêmes, se retira à la Cività Castellana, ville hautement fortifiée de la province de Viterbe (Photo touristique ci-contre). Ordéric Vital (Livre VII) situe l'incendie de Rome dès l'entrée du Guiscard dans la ville :

« A l'approche de Guiscard, les orgueilleux Romains se réunirent, et crurent qu'il était indigne d'eux de laisser attaquer la capitale du monde par de farouches étrangers. En conséquence, animés par plusieurs discours, ils marchèrent en armes à la rencontre de l'ennemi ; mais aussitôt chargés par les Normands, endurcis dès longtemps au maniement des armes, ils furent repoussés. Les vainqueurs, pêle-mêle avec les fuyards, entrèrent dans la ville, et, par l'ordre de leur chef, mirent le feu aux maisons. C'est ainsi que Guiscard s'ouvrit l'entrée de Rome par le fer et la flamme, et qu'ensuite aucun citoyen n'osa murmurer contre lui. Comme il se rendait à la tour de Grescence, le pape alla au-devant de lui avec le clergé, lui rendit grâce de ses efforts et de son assistance, lui donna l'absolution de ses péchés à cause de son obéissance, et lui souhaita l'éternelle bénédiction de Dieu. »



Certains chroniqueurs évoquent même que le duc fit une sélection parmi les survivants, hommes, femmes et enfants selon leur valeur marchande. Après les avoir enchaînés et enfermés dans les geôles, ces malheureux furent vendus comme esclaves aux Sarrasins ! (In « La véritable histoire des papes » p. 144 de J. Mathieu-Rosay éditions Jacques Granger Paris). D'autres évoquent leur exode forcé afin de repeupler la Calabre en priorité et d'autres secteurs de ses territoires dégarnis par les guerres !

Le pape n'avait pas réagi ! Pourtant il portait une grave responsabilité pour ces faits inacceptables et indignes du représentant de Dieu sur terre ! Il atteignait ainsi l'apogée de son orgueil, de son ambition de dominer le monde chrétien (et même au-delà !) ; de soumettre tous les dirigeants laïcs comme religieux à son pouvoir ; de faire payer les humiliations, les insultes, les incompréhensions de ses « sujets » à son égard. Il s'était conduit ainsi vis-à-vis du roi germanique, parfois de même envers le Guiscard ! Maintenant les Romains survivants le lui faisaient payer. Pourtant il estimait avoir enfin obtenu tardivement sa vengeance mais à quel prix ! Il ne pouvait plus résider à Rome, grandement détruite par le feu, avec un environnement religieux haineux et hostile ; il était moralement défait, il était fini ! Clément III occupait sa place par défaut, protégé par les troupes allemandes revenues dès le départ des troupes normandes !

Honorant ses engagements jusqu'au bout, Robert prit Grégoire VII en charge et le conduisit chez l'abbé Didier au Mont-Cassin, pardonnant ainsi à son ami sa soumission estimée forcée, ainsi qu'aux prélats qui avaient assistés au « couronnement impérial » du roi d'Allemagne. « La raison du plus fort est toujours la meilleure » ! Il se devait de maintenir un semblant de stabilité dans l'Eglise. Grégoire, pape en titre, même s'il avait excommunié Didier*2 pour son allégeance à Henri IV, devait être mis en sécurité pour se rétablir psychologiquement et physiquement. Le Guiscard le fit résider à Salerne sous la protection de son fils Roger Borsa. Il avait « emprisonné » un pape : **Léon IX** pendant neuf mois, cette fois il « protégeait » en résidence pendant une année, un pape **Grégoire VII-Hildebrand-Saint-Satan** abandonné de tous qui s'éteignit le **25 mai 1085**. Ses dernières paroles furent tout à fait conscientes de sa situation :



« *J'ai aimé la justice et haï l'iniquité. C'est pour cela que je meurs en exil !* » (Revue « Actualité de l'HISTOIRE », dossier Les PAPES, septembre 2000, page 77). Cette inscription figure sur son tombeau dans la cathédrale saint-Matthieu de Salerne : « *Dilexi justitiam, odivi iniquitatem, propterea morior in esilio !* »

*2 A propos de cette excommunication se reporter au livre d'Huguette Taviani-Carozzi « La Terre du Monde » pages 457, 458 et 459. Je cite simplement un court extrait résumant parfaitement la situation : « *Il est normal que la chronique Cassinienne ait conservé le souvenir de cet épisode mouvementé de l'histoire de l'abbaye. Mais le rédacteur s'attarde sur chaque acte du scénario pour justifier l'attitude finale de Didier et de le laver de tout soupçon de connivence avec le roi de Germanie. Quelques années plus tard, en effet, dans une lettre adressée en avril ou mai 1087 à la comtesse Mathilde, marquise de Toscane, l'archevêque Hugues de Lyon, fera allusion à l'excommunication de Didier par Grégoire VII...Le fait n'est mentionné ni dans la Chronique ni dans la correspondance du pape.* » (page 457).

Clément III se maintint jusqu'à l'élection de **Victor III, le 24 mai 1086 !...** Nous y reviendrons le moment venu.

□

Retour en 1082 avec Bohémond sur le territoire grec.

Dès le départ de son père pour l'Italie méridionale **Bohémond**, suivant ses ordres, avait renforcé tous les points stratégiques des terrains conquis depuis la région de Durazzo au nord jusqu'à Corfou au sud afin de conjurer les attaques maritimes. Il avait également établi des secteurs pour prévenir et résister aux incursions grecques surtout le long des deux parcours de la voie Egnatia. (Chronique 48).

Il savait que les voies terrestres les plus courtes, pour une attaque en force, passaient par le lac et la ville d'Ohrid si l'on voulait attaquer Durazzo ou par les villes de Janina (Ioannina - même parallèle que Corfou) et de Kastoria (même parallèle que Vlona). Toutes les deux étaient situées sur des plateaux avoisinant les 500 m d'altitude et au bord d'un lac ; la première celui de Pamvolida, la seconde celui d'Orestiada selon que l'on voulait prendre Corfou et Vlona. En sa qualité de Bohémond de Tarente il devait préférer ces deux dernières à celle de Durazzo plus vulnérable à cause des Vénitiens. Entre ces deux villes de l'Épire se situait Konitsa, ville stratégique mais voie difficile à franchir à cause du fleuve Vjosë qui se jette dans l'Adriatique près de Vlona.

Il est bien évident que formé par le duc, son père, il avait positionné des points d'observation et un service de renseignements pour observer les déplacements ennemis.

De son côté, **Alexis** affaibli, devait remettre prioritairement en état la situation financière de son empire, devenue insuffisante même pour assurer les soldes des survivants de son armée, le recrutement indispensable pour compenser les pertes (en hommes et matériels) et leur entretien. Anne Comnène nous résume cet épisode en peu de mots : *« Ne voulant donc rien faire d'indigne, rien qui fût en désaccord avec sa science militaire et sa bravoure, il envisagea ces deux objectifs : faire venir de partout des alliés en les attirant habilement par l'espoir de grandes largesses, et demander à sa mère ainsi qu'à son frère de lui envoyer de l'argent qu'ils se procureraient n'importe où. »* Alexiade V - I. 5.

Son principal ennemi, Robert de Hauteville, occupé à rétablir son autorité contre des rebelles normands et contraint de libérer le pape Grégoire en luttant contre le roi de Germanie, l'obligeait d'être en mesure, le plus rapidement possible, de profiter de cette situation pour attaquer un Bohémond jugé plus vulnérable.

A Constantinople la mère et le frère du basileus, après avoir montré l'exemple aux nantis de leur entourage en faisant fondre leurs bijoux pour battre monnaie, et en vendant leurs richesses, ne parvinrent pas à constituer les ressources suffisantes pour racheter tous ses soldats valides prisonniers des Musulmans ou simplement permettre à Alexis de payer les mercenaires survivants. Devant l'urgence de lui apporter des ressources nécessaires *« quand en outre ils eurent appris que Robert recommençait ses armements, songèrent dans leur désarroi aux anciennes lois et aux anciens canons sur l'aliénation des biens sacrés. Entre autre choses ils y trouvèrent que, pour délivrer des prisonniers de guerre, il est permis d'aliéner les biens sacrés des saintes églises de Dieu... Comme il y avait une petite quantité d'objets jadis consacrés au culte, qui depuis longtemps ne servaient pas et étaient mis de côté... et n'étaient pour la plupart qu'une occasion de sacrilège et d'impiété, ils pensèrent à les utiliser pour les convertir en monnaie afin d'assurer la solde des soldats et des alliés... »* Evidemment les instances religieuses réagirent à cette véritable *« tentative d'aliénation des biens sacrés »*. D'un côté le patriarche Isaac (sébastocrator) convoqua un synode pour faire admettre la nécessité de cette procédure pour permettre au basileus d'engager la guerre ; mais de l'autre *« il y avait sur le siège épiscopal de Chalcédoine un certain Léon...qui menait une vie vertueuse. »* Anne Comnène Livre V cap 2 *« Saisie de biens ecclésiastiques »*.

Après avoir réussi cette opération il quitta sa capitale dès le début de mai 1083 pour rejoindre Salonique et reformer une armée. Bohémond après avoir renforcé le secteur de l'Épire s'était appliqué à faire de même sur le secteur nord de Durazzo à Shkodër et son lac, où les escarmouches de l'ennemi se faisaient de plus en plus incisives tant terrestres grecques que maritimes vénitiennes. Sa stratégie de diversion ayant fonctionné Alexis décida d'attaquer par le sud à **Ioannina (Janina)**.

Malheureusement insuffisamment renseigné ou trop pressé d'attaquer il se rendit compte que l'ennemi restait moins vulnérable que prévu, Bohémond étant présent dans le secteur. Anne Comnène nous en donne un récit détaillé : *« Il jugea qu'il lui fallait d'abord opérer quelques escarmouches avec des guerriers d'élite, afin d'avoir par là une idée de la valeur stratégique de Bohémond et d'être capable, grâce à des engagements partiels, de se faire une opinion sur la situation générale, connaissance qui permettrait ensuite d'affronter plus sûrement le Celte... Mais le basileus, qui redoutait le premier choc insurmontable des Latins imagina un nouveau stratagème. Il prépara des chars plus légers et plus petits que d'ordinaire, sur chacun desquels il fixa quatre pieux et plaça de l'infanterie lourde, afin qu'au moment où les Latins chargeraient à toutes brides la phalange romaine, ces chars, lancés en avant par les hoplites qui les montaient, brasassent ainsi la continuité de la ligne serrée des Latins. »* Alexiade livre V chap IV « Bohémond contre Alexis ».

Mais c'était sans compter sur les renseignements obtenus par Bohémond sur la stratégie adverse et au lieu de fondre sur l'ennemi de front avec sa cavalerie tant redoutée, il la sépara en trois corps : un pour appâter l'ennemi en simulant une attaque classique frontale et deux placés latéralement pour prendre en étau son adversaire. Cette manœuvre réussit comme prévu et Alexis *« quand il vit ses troupes rompues et émiettées, il estima qu'il devait à son tour pourvoir à son salut...mais dans l'espoir, s'il échappait au danger et arrivait à se ressaisir, de lutter plus vaillamment une autre fois contre les combattants Celtes... C'est ainsi qu'après avoir échappé à d'innombrables et très grands dangers, il se sauva encore une fois et arriva par les Strugai à Achrida. »* Alexiade suite.



Bohémond avait gagné le premier round. Alexis, mis en fuite, avait rejoint Ohrid comme après sa défaite devant Robert à Durazzo.

(ci-joint la forteresse de Samuel à Ohrid, le lac et la ville).

Il y regroupa les restes de son armée et partit vers le fleuve Vardar dans la région de Skopje pour recruter d'autres troupes de mercenaires. Sitôt requinqué Alexis mis au point une nouvelle stratégie destinée à empêcher la cavalerie normande de déployer son agressivité : *« il se munit en effet de hérissons de fer et, la veille du jour où il s'attendait au combat, il en fit joncher pendant la nuit le milieu de la plaine...espérant par cette ruse de briser le premier et irrésistible élan des Latins... »*

Bohémond réagit immédiatement et à nouveau modifie sa stratégie : toujours divisée en trois parties, une frontale et deux latérales mais cette fois la frontale reste inerte aux provocations alors que les deux autres évoluent hors des dangers parsemés et, déstabilisant l'ennemi, elles fondent sur lui et remportent une nouvelle victoire. Cette fois-ci le basileus rejoignit Constantinople afin de réorganiser une nouvelle armée.

Bohémond immédiatement poursuivit l'occupation et le renforcement des défenses des cités antérieurement acquises et celles récemment conquises. De Shkodër à Ohrid *3 et l'Epire, les territoires grecs étaient occupés par ses troupes et maintenant il avançait vers Skopje pour verrouiller la voie du nord.

***3 Ohrid** est le verrou de la voie nord. Son château est alors défendu par des Turcs, les Vardariotai, installés à Skopje et issus d'une migration antérieure régie par les basileus. Cette colonie résista malgré la résignation de la ville qui ouvrit ses portes à Bohémond.



(Photo d'une commémoration. Source « Batraileys Productions » Statagetotale.com)

Pour éviter de centraliser ses troupes sur un seul objectif il scinda son armée en trois parties : une sous les ordres de Pierre d'Aulps, la seconde sous les siens, la troisième sous ceux du comte de Pontoise (*Pountèsès* selon Bernard Leib le traducteur d'Anne Comnène) épaulé de deux autres comtes : Guillaume et Renauld. Ceux-ci, jaloux ou envieux de Bohémond, décidèrent de passer à l'ennemi afin de percevoir des privilèges et émoluments adaptés à leurs ambitions *4. Mais Bohémond fut informé de cette trahison. *« Pountèsès, qui se doutait du danger, s'enfuit et alla trouver l'autocrator ; les deux autres furent arrêtés et, selon la loi des Celtes, durent se libérer par un combat singulier*5 Guillaume reconnu coupable, fut saisi et aveuglé ; l'autre, Renauld fut envoyé en Longobardie... Robert lui arracha également les yeux. »* Alexiade suite.

*4 Le principal problème pour les « cadres » de l'armée, et surtout pour les mercenaires, était le paiement de leurs salaires. Plus l'armée avançait à l'intérieur de la Grèce, plus il était difficile de les honorer, d'autant que pour éviter les révoltes des habitants des villes gagnées, les prises de butin étaient limitées. De plus la plupart des comtes n'étaient pas revenus dans leurs domaines depuis plusieurs années et, alliés de Robert le Guiscard, leurs possessions pouvaient avoir subi des dommages de la part des barons rebelles ; ce qui peut expliquer certaines défections...

*5 Ce combat singulier est le fameux « jugement de Dieu ».

Plus la troupe avançait plus elle devenait vulnérable. C'est le propre de toute invasion en territoire vaincu donc hostile. Non seulement les salaires n'étaient pas payés (*4 ci-dessus ; cela était également valable pour son adversaire !) mais la logistique devenait le principal problème à résoudre. Certes certaines villes ouvraient leurs portes sans résistance mais d'autres, plus défendues par des enceintes fortifiées, résistaient. Bohémond n'était pas armé ni équipé pour entreprendre le moindre siège. Les Vénitiens assiégèrent Durazzo et parvinrent à reprendre la ville. Les stratèges ennemis analysant ce point faible évidemment l'utilisaient par des escarmouches meurtrières, réductrices en hommes et matériels. La première ligne de défense Ostrovo (Arnissa) - Soscos – Servia (Velvendo), région du fleuve Varna, fut franchie relativement facilement. La seconde au sud : Maglène et Kastaria, plus difficile à vaincre du fait de sa situation montagneuse, céda à son tour. Restait à prendre Larissa ! Située sur un plateau peu élevé (moyenne de 70 m) traversé par le fleuve Pénée, elle est la capitale administrative de la Thessalie. Vaincre cette ville c'est déboucher sur la mer Egée, dans le golfe Thermaïque, en suivant le Pénée jusqu'à son embouchure. Double avantage : éviter ainsi de contourner le Péloponnèse et posséder Thessalonique avec son port, pris en tenaille au nord et par le sud. Bohémond était sur le point de réussir sa mission ! **Evidemment Alexis ne pouvait accepter l'annexion de ce territoire stratégiquement indispensable pour la défense de Constantinople.**



Fin 1083 : Bataille de Larissa.

Cette fois Bohémond est piégé car la ville résiste et il doit en entreprendre le siège ! La fronde gronde dans son armée non rétribuée de leurs émoluments. Les défections sont de plus en plus nombreuses mais il maintient son siège pendant 6 mois ce qui donne à Alexis le temps de préparer une armée (essentiellement turque avec plus de 7 000 soldats aguerris).

(Ci-joint carte touristique de la Thessalie)

En octobre Alexis arrive en Thessalie et multiplie les embuscades puis, par un stratagème simulant une attaque en force, il parvient à détourner la cavalerie normande du siège de la ville ouvrant ainsi une brèche qui lui permet de détruire les fantassins. La multiplicité des désertions de son armée et la reprise progressive des villes par l'ennemi obligea Bohémond à se replier sur Kastoria. Mais Alexis arrive à reprendre la ville et cette fois Bohémond se réfugie à Vlona. Malade, atteint de multiples blessures, démuné de ressources, il se rendit à Salerne afin de faire son rapport sur la situation déplorable pécuniaire et morale de son armée à son père.

□

1084 Certes le Guiscard avait rempli ses obligations envers le pape mais les erreurs continuaient à le poursuivre. L'incendie de Rome et la conduite de son armée, à laquelle « il avait laissé la bride sur le cou », l'empêchait de bénéficier de ses avantages militaires gagnés sur Henri IV. Maintenant c'était son fils qui l'informait de son échec militaire et territorial. La stratégie d'Alexis, malgré son coût, avait parfaitement réussi : attaqué sur cinq fronts conjointement (ses barons rebelles, Henri IV, la flotte de Venise, les attaques internes et Arabes en Sicile, et l'essor puis le recul de Bohémond face à ses armées) avaient laminé ses ambitions. Après avoir perdu deux années pour le pape son orgueil l'obligeait de remporter une victoire définitive sur le basileus pour regagner son aura malgré ses 69 ans !

« Cet homme en effet tenait avec un acharnement à ses résolutions comme à ses entreprises, ne voulant rien céder de ce qu'il avait une fois décidé ; bref, il était indomptable et s'imaginait que tout était à sa merci du premier coup. »
Alexiade L.VI chap V parag. 2 « Alliance vénitienne ».

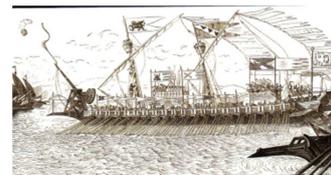
Sitôt le pape placé sous la responsabilité de Didier du Mont-Cassin il repartit en 1084 avec une nouvelle armée et surtout une flotte importante pour reprendre Durazzo et Corfou maintenant aux mains des Vénitiens. Les territoires conquis sur les Grecs s'amenuisaient jour après jour et seule Vlona résistait entre ces deux ports : tout était à refaire ! Mais le Guiscard s'obstinait. Il entreprit de reprendre Corfou en priorité.

Bataille de Corfou

Plus de 120 navires de guerre et commerciaux furent engagés dans cette bataille. Une tempête l'avait contraint à se réfugier dans le port de Brindisi où, *« bloqués presque deux mois sur le littoral »* (Guillaume d'Apulie livre V vers 153), il pansa ses plaies avec l'appoint de son fils Roger Borsa. Sitôt la traversée engagée il fut attaqué par les navires de la coalition gréco-vénitienne (Alex. Liv. VI cap. V-4). Anne Comnène nous dresse un aperçu de l'aide grecque de son père : *« Lui-même équipa et envoya contre Robert des birèmes, des trirèmes et des brigantins de toute espèce. »*

Malgré deux attaques particulièrement difficiles Robert réussit à les mettre en fuite après avoir coulé quelques grosses galères.

(ci-contre gravure d'une galère amirale de la Sérénissime).



Il avait repris Corfou mais à quel prix ! Les Vénitiens, après avoir rejoint l'Arsenal de leur cité pour y effectuer les réparations, revinrent en force vers nos Normands et leurs alliés...

Ils surprirent la flotte normande et lui causèrent à nouveau de fortes pertes sans toutefois l'anéantir.

Mais une épidémie de typhoïde se répandit sur les survivants aggravant singulièrement leur situation. **Bohémond, gravement malade**, dû retourner à Salerne pour se soigner. Roger Borsa de son côté s'était approché de l'île de Céphalonie, située plus au sud au débouché du golfe de Patras. Robert vint le rejoindre « *sur une monère de chasse* » (Al. Ch.VI « mort de Guiscard » par.1) et ils finirent par l'occuper au **printemps de 1085**. Malheureusement une forte fièvre contraignit Robert de Hauteville à se reposer à Ather au moment où, le 6 février au soir, une éclipse du soleil eut lieu « *significatis talis eclipsis, in quantum nos putamus, pluribus cum maxima damno praeclaruit...* » (Geoffroi Malaterra lib III cap.41).

Sykelgaïte qui ne l'avait plus quitté depuis sa « résurrection », consciente de la gravité de la situation, s'empressa de faire certifier par le duc, en présence de témoins, que sa succession serait assurée par Roger Borsa s'il venait à mourir. Evidemment cette décision allait au détriment de Bohémond, (le fils aîné né du premier mariage avec Aubrée), toujours retenu à Salerne et de Roger de Hauteville, le grand Comte, retenu en Sicile ! Roger Borsa évidemment accepta d'autant que son frère Guy de Hauteville, avait fait allégeance au basileus Alexis l'année précédente !

Le 17 juillet 1085 « La Terreur du Monde » s'éteignait sur l'île de Céphalonie à l'âge de 70 ans, deux mois après la mort de Grégoire VII.

Roger Borsa comme prévu lui succéda comme duc de Pouille, de Calabre et de Sicile.

Mais même la mort ne laissa pas Robert de Hauteville en paix : il fallait rapatrier le corps de Robert de Hauteville en Apulie. Les bateaux de guerre, coulés ou incendiés par les gréco-venitiens, obligèrent de l'embarquer sur un navire secondaire et d'autres l'accompagnèrent lorsqu'une nouvelle tempête s'abattit sur le convoi funèbre au point que celui qui transportait le duc perdit le cercueil. Heureusement les marins courageusement réussirent à le récupérer.



Parvenu en Apulie du sud, Sykelgaïte fit séparer le cœur et les viscères du corps, avant de le faire embaumer. Ils furent inhumés à Otrante. Le corps fut emmené à Venosa pour qu'il y rejoigne, dans la Sainte-Trinité (*photo ci-contre*), les tombes de ses frères aînés Guillaume, Dreu et Onfroi. Tous les chroniqueurs de l'époque narrent la même histoire à quelques détails secondaires près. Plus tard le corps d'Aubrée de

Buonalbergo, sa première femme, y sera également déposé.

Ainsi se terminait la saga du « Premier des Derniers » mais pas celle des Hauteville... Nous aurons ainsi le privilège de continuer à approfondir les suites de cette aventure, à commencer par celles du nouveau duc Roger Borsa et celle du « Dernier des Derniers » le Grand Comte ROGER de HAUTEVILLE.

Daniel JOUEN, le 27 février 2018